

**Cosker, Christophe, *Le livre de jeunesse et Mayotte. Introduction et guide de lecture*, Paris, L'Harmattan, 2021, ISBN: 978-2-343-22025-3, 160 pp.**

Auteur en 2018 d'un ouvrage consacré à la littérature postcoloniale mahoraise d'expression française (*Anthologie des lettres francophones à Mayotte*, 2018) puis en 2019 d'un ouvrage principalement consacré aux discours véhiculés par la littérature coloniale sur Mayotte (*L'invention de Mayotte*, 2019), l'universitaire Christophe Cosker poursuit sa «cartographie littéraire» de l'île aux parfums en s'intéressant cette fois-ci aux représentations de Mayotte dans les œuvres jeunesse. Pour ce faire, il prend appui sur une trentaine de textes d'auteurs métropolitains dont la plupart résident, ont résidé ou séjourné à Mayotte. Ces textes sont regroupés en deux parties distinctes, respectivement intitulées «Enfance» et «Adolescence» selon qu'ils évoquent plutôt l'une ou l'autre de ces deux périodes de jeunesse.

Concernant la première partie, elle met en exergue des textes dans lesquels la découverte de l'île passe d'abord par celle de la nature mahoraise. Île tropicale par excellence, Mayotte présente en effet une nature luxuriante et une faune foisonnante. Ainsi, beaucoup de textes de cette partie mettent avant tout l'accent sur le spectacle de la flore (frangipaniers, jacquiers, manguiers, baobabs...) et sur celui de la faune locale (makis, roussettes, margouillats, geckos, zébus, dugongs, raies manta...). Certains sont aussi l'occasion de revisiter la genèse de l'île en forme d'hippocampe, de faire découvrir quelques-uns de ses sites emblématiques (lac Dziani, marché de Mamoudzou, port de Longoni, mosquée de Tsingoni, mont Choungui, jardin de Coconi, piscines des Badamiers, Tombant des aviateurs...) mais aussi d'évoquer un quotidien où la nature et en particulier l'espace maritime (mangrove, lagon) semblent façonner une bonne part des activités humaines (pêche notamment). Comme le signale Christophe Cosker, le choix du thème naturel ne manque pas non plus de faire apparaître, dans plusieurs des textes retenus, une certaine sensibilité écologique, qui se manifeste en premier lieu par une exigence de préservation de la nature, qu'il s'agisse de la faune ou de la flore – comme c'est par exemple le cas dans *L'Oiseau blanc de Songoro M'bili* (2014) de Laurence Lavrand. Non contents de mettre le naturel à l'honneur, d'autres textes inspirés

de légendes et contes traditionnels mahorais, accordent enfin une large place au surnaturel (défini par Christophe Cosker comme «la métaphore pour l'enfant de ce qu'il ne comprend pas et qui le dépasse» – p 110). C'est par exemple le cas dans *Le Secret de l'oranger* (2011) d'Anne Lauricella où un sorcier transforme un oranger en femme afin qu'un homme puisse l'épouser, tout comme dans *Le miracle du lagon* (2009) d'Anne Ferrier où l'esprit de la mer décide un jour de ne plus donner de poisson au pêcheur (parfois, quand le surnaturel semble se faire moins marqué, ce sont finalement les objets qui se voient attribués divers pouvoirs magiques comme par exemple la perle dans *Fakidine et la perle verte du lagon* (2011) de Laurence Lavrand).

En ce qui concerne les textes de la deuxième partie, ils apparaissent davantage comme une occasion de proposer une radiographie naturaliste des différents groupes en présence sur l'île aux parfums. Décrivant une réalité particulièrement riche et complexe (côté autochtone: influence de l'islam, force des liens familiaux et de la tradition, pauvreté; côté métropolitain: attachement à la Métropole, statut économique et social privilégié), leurs auteurs semblent par ailleurs plutôt inviter le lecteur à accepter la pluralité des points de vue en présence (autochtones comme métropolitains), ce qui ne les empêche pas de dénoncer certaines traditions et pratiques locales, dès lors qu'elles leur semblent néfastes pour la jeunesse de l'île (travail des enfants, mariages de mineurs, maltraitance familiale...). S'attardant longuement sur la dynamique de la famille traditionnelle mahoraise (liens qui unissent ses membres mais aussi rites qui en découlent...), leurs textes ne manquent pas non plus de signaler un traitement particulièrement différencié des jeunes filles et jeunes garçons mahorais. C'est par exemple le cas dans *Faïdati et les contrebandiers de Soulou* (2012) de Laurence Lavrand où la jeune narratrice se voit condamnée à subir la promiscuité de sa famille pendant que son frère pubère profite de l'intimité de sa garçonnière. Concernant la scolarisation obligatoire de la jeunesse de l'île, les textes présentés tendent à montrer que si elle a le mérite de mettre en présence des acteurs (enseignants, documentalistes, élèves métropolitains et autochtones) qui ne se côtoient pas forcément au quotidien en dehors de l'environnement scolaire, elle n'en efface pas pour autant les inégalités sociales et économiques qui existent entre eux. De plus, en ce qui concerne plus particulièrement le jeune autochtone, ils montrent que si sa scolarité peut se dérouler de façon plutôt heureuse et harmonieuse (notamment lorsque de «cadeau empoisonné», le dictionnaire de langue française devient pour lui un «compagnon de voyages» au propre comme au figuré), l'école de la République ne lui en apporte pas moins son lot de questionnements et de doutes, comme c'est par exemple le cas dans *La porte des Djinns à Mayotte* (2006) de Yoanne Tillier où le jeune narrateur se retrouve partagé entre les croyances mystiques de sa culture d'origine et le rationalisme scientifique de son professeur de Sciences de la Vie et de la Terre. Ainsi, on remarque que même si les textes retenus par Christophe Cosker se veulent la plupart du temps tournés vers l'avenir et porteurs d'espoir, ils n'évident pas pour autant les épreuves et difficultés (notamment dilemmes culturels et

quêtes identitaires...) auxquelles se retrouvent régulièrement confrontés les jeunes insulaires de Mayotte.

Agréable à lire, l'ouvrage de Christophe Cosker a donc le premier mérite de faire découvrir des œuvres relativement peu connues, y compris en Métropole. Toutes rédigées en langue française, on notera par ailleurs qu'elles contiennent un certain nombre de mots en *shimaore* (langue vernaculaire principale de Mayotte) qui font très souvent l'objet de notes de bas-de-page. Grâce à ces dernières, les lecteurs métropolitain et francophone peuvent ainsi se familiariser avec les mots *shimaore* les plus courants de Mayotte, ceux qui renvoient aux interactions sociales et aux spécificités culturelles de l'île comme ceux faisant référence au lexique spécifique de la nature, en particulier les noms liés à la faune et la flore – les notes de bas-de-page n'étant pas systématiques, tous ces mots figurent par ailleurs dans un glossaire en fin d'ouvrage. Pour le reste, si l'on regrette pour notre part que l'ouvrage de Christophe Cosker ne confronte à aucun moment le discours métropolitain sur Mayotte à celui des écrivains mahorais autochtones (comme par exemple Ambass Ridjali, Nassur Attoumani ou Abdou Salam Baco)<sup>1</sup>, on saluera malgré tout l'initiative de l'auteur de s'intéresser à ce discours à travers le prisme des œuvres jeunesse produites jusqu'à aujourd'hui par les écrivains métropolitains de passage dans l'île – cela n'avait jusqu'alors pas été fait. On espère également que cette initiative ouvrira la voie à d'autres recherches sur les discours littéraires métropolitains et autochtones de Mayotte mais aussi plus largement sur les représentations de la France d'outre-mer dans les œuvres jeunesse francophones.

TIMOTHÉE CHARMION  
Université Pédagogique de Cracovie

---

<sup>1</sup> Alors que comme l'auteur le signale lui-même, les œuvres jeunesse produites par les écrivains mahorais s'avèrent souvent antérieures à celles produites par les métropolitains.

